











Louis-Ferdinand Céline  
Œuvres

**9**



# Œuvres de Céline

Édition présentée  
par Frédéric Vitoux

Illustrations originales de  
**Raymond Moretti**

**Aux éditions du Club  
de l'Honnête Homme**

1981



© Gallimard et Club de l'Honnête Homme,  
Paris, 1981.

© Éditions du Club de l'Honnête Homme,  
pour les illustrations originales de Raymond Moretti  
et pour les notices de Frédéric Vitoux,  
Paris, 1981.

**Rigodon**



*Rigodon*, dernière étape, dernier livre. Près de trente ans se sont écoulés depuis *Voyage au bout de la nuit*, durant lesquels Céline a connu la guerre, l'exode, l'exil, la prison, la gloire littéraire, les haines, les opprobres, les louanges, les vacarmes et les chuchotements... Et maintenant il est vieux, fatigué, sédentaire, infiniment désabusé, il est redevenu médecin et il ne cesse d'écrire...

Peut-être même n'a-t-il jamais autant écrit que durant les dernières années de sa vie. A peine a-t-il fini un roman, il enchaîne sur un autre sans s'accorder une seconde de répit, sans partir en voyage, sans se disperser en vaines polémiques. Cette hâte est pathétique. Comme si Céline se retrouvait doublement torturé. Harcelé par l'avenir, la mort, cette ultime vérité qui commence à le narguer, à lui adresser ses sourires les plus persuasifs (et Céline est trop médecin pour ne pas sentir qu'il est au bout du rouleau, que le temps lui est désormais compté). Harcelé aussi par le passé, par son odyssée allemande qui le hante, ce grand sujet de bruit et de fureur qui le taraude, par toutes ces explosions, ces vacarmes fous, ces trains qui explosent, ces gares qui s'embrasent, ces paysages qui se pulvérisent sous les bombes incendiaires, et au milieu desquels lui, Céline, minuscule témoin enfiévré de ce long délire, essaie de survivre avec ses compagnons, harcelé en somme par ce grand spectacle qui s'accorde si admirablement, dans son souvenir, aux spasmes grotesques d'une civilisation qui n'en finit pas de rendre le dernier soupir — dans l'attente des Chinois, ou pire!

« Il finira tout saoul heureux, dans les caves, le fameux péril jaune! encore Cognac est bien loin... milliards par

milliards ils auront déjà eu leur compte en passant par où vous savez... Reims... Épernay... de ces profondeurs pétillantes que plus rien existe... »

Terminer son œuvre pour mourir silencieusement, discrètement : c'est l'idée fixe de Céline. Boucler son dernier délire sur « ces profondeurs pétillantes » et puis plonger dans sa nuit, une bonne fois, et qu'on n'en parle plus : voilà son ambition...

A peine *Nord* achevé, Céline a donc attaqué *Rigodon* qu'il pense intituler *Colin-Maillard*, comme pour suggérer l'absurdité aveugle de ce jeu de cache-cache sanglant auquel lui, Lucette, Bébert et Le Vigan vont jouer d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Et le sujet de *Nord*, il l'enchaîne sans discontinuer. Quinze pages d'actualité, pour se mettre en forme, pour renouer avec le présent, pour raconter la visite de Barjavel, parler de Robert Poulet, évoquer sa brouille avec Pierre-Antoine Cousteau, ridiculiser les importuns qui viennent à Meudon quémander des interviews... et le voilà qui reprend le fil de son récit, au moment où il va fuir le manoir de Zornhof :

« Nous voici!... hommage au lecteur!... révérence!... nous nous retrouvons à l'endroit même... Harras vient de partir... maintenant c'est agir ou jamais!... nous possédons l'essentiel, le permis signé, tamponné *Reichsbevoll*... et l'idée, la même, le Danemark... »

Le 30 juin 1961, Céline termine la deuxième version de *Rigodon*. Le même jour, il écrit à Gaston Gallimard :

« Mon Cher Éditeur et ami,

« Je crois qu'il va être temps de nous lier par un autre contrat pour mon prochain roman *Rigodon*... dans les termes du précédent sauf la somme. 1 500 NF au lieu de 1 000, sinon je loue moi aussi un tracteur et vais défoncer la NRF, et pars saboter tous les bachots!

« Qu'on se le dise!

« Bien amicalement vôtre

Destouches »

Le lendemain samedi 1<sup>er</sup> juillet, la chaleur est étouffante. Épuisé, absent, Céline s'est réfugié dans sa cave à la recherche d'un peu de fraîcheur. A la demande de Lucette, il accepte de remonter et de s'allonger dans sa chambre. Il souffre de la tête, refuse des visites. Lucette donne ses leçons de danse habituelles au deuxième étage du pavillon... Comme l'écrivit François Gibault en conclu-

sion du troisième volume de sa biographie de Céline : « Lucette descendait de temps en temps pour le voir. Vers dix-sept heures, elle le trouva à court de souffle et voulut appeler Willemin, mais le vieux cavalier voulait mourir comme il avait vécu, en solitaire. Il répéta plusieurs fois : « Pas de médecin, pas de piqûre, pas d'hôpital<sup>1</sup>. » Elle resta près de lui, sans parler, appliquant seulement des compresses fraîches sur son front mouillé de sueur. Son bras droit était paralysé et complètement froid. Il respirait avec difficulté. Sa poitrine se soulevait douloureusement pour des inspirations de plus en plus saccadées et courtes. Il suffoquait. Vers dix-huit heures, sa poitrine se souleva une dernière fois. Les yeux clos, la tête un peu penchée sur le côté, il avait tout à fait l'air de dormir. »

Cette mort est admirable de silence, de pudeur, de réserve. Aucune théâtralité, aucune mise en scène comme les haïssait Céline. Il est mort, oserait-on dire, aussi joliment qu'un chat, à la fois recueilli et solitaire. Quand, dans *D'un château l'autre*, Céline décrit l'agonie de sa chienne Bessy, nul doute qu'il voit là aussi un modèle :

« ... Elle est morte sur deux... trois petits râles... oh, très discrets... sans du tout se plaindre... ainsi dire... et en position vraiment très belle, comme en plein élan, en fugue... mais sur le côté, abattue, finie... le nez vers ses forêts à fugue, là-haut d'où elle venait, où elle avait souffert... Dieu sait!... »

« Oh! j'ai vu bien des agonies... ici... là... partout... mais de loin pas des si belles, discrètes... fidèles... ce qui nuit dans l'agonie des hommes c'est le tralala... l'homme est toujours quand même en scène... le plus simple... »

Doit-on penser pour autant que Céline est mort après avoir achevé *Rigodon*? Il serait hasardeux de l'affirmer. Il n'en était, répétons-le, qu'à sa seconde version et ses précédents romans en comportaient bien davantage. *Nrdo* et *D'un château l'autre* lui avaient demandé aussi plus de deux ans de travail. Lui-même, en mai 1961, n'avouait-il pas qu'il ne pensait avoir terminé *Rigodon* avant deux ans? C'est dire qu'il avait prévu de donner à son dernier livre une ampleur comparable à celle des deux précédents. Le récit devait se poursuivre au-delà de l'arrivée des rescapés à Copenhague et décrire les mois de prison de Céline. Mais non, il serait dit qu'il ne parviendrait jamais

1. Lucette téléphona cependant au docteur Willemin.

à les raconter dans le cours de sa trilogie! Il pensait les faire figurer d'abord dans *D'un château l'autre*, nous l'avions déjà signalé, mais dépassé par l'ampleur de son sujet, il s'était contenté du seul château de Sigmaringen. Il songeait donc à les évoquer ici. La mort ne lui en a pas laissé le temps. Étrange malédiction! Comme s'il fallait que le silence régnât finalement sur cette conclusion si douloureusement dérisoire de son odyssée. Comme si Céline ne pouvait échapper à l'Allemagne, son sujet central, que pour se taire et mourir... Mais il n'avait sûrement pas mesuré tout cela... Lorsque, dans le cours même de *Rigodon*, il écrit : « J'aurai soixante-dix ans quand paraîtra cet ouvrage », il avoue encore par là même qu'il n'envisage pas une publication avant 1964...

Que conclure? Simplement que Céline a senti *in extremis* que la mort le bousculait, qu'il a mesuré ses limites et qu'il a réduit donc son projet à la dimension de ses forces. Effroyable et cruel *renoncement*.

Le texte porte d'ailleurs la trace de cet inachèvement relatif. Plusieurs passages sont répétés à divers endroits du roman. La narration souffre de certaines incohérences, avec de surprenantes ellipses dans le fil du discours. En route pour Augsburg, on annonce par exemple à Céline qu'il devra changer de train pour gagner Ulm. Aussitôt le train s'arrête... à Ulm! Le calendrier de l'action est aussi fantaisiste. On passe du mois de novembre à celui de mai, puis juin, puis septembre, avec une surprenante promptitude. Mais tout cela est de peu d'importance. Plus grave en revanche est cet impondérable flottement de l'écriture. Céline le styliste forcené n'a pas eu le temps, c'est manifeste, de relire cette version, de peigner son texte, pour reprendre la formule consacrée. Et parfois on a le sentiment d'insensibles dérapages de l'écriture célinienne, d'un ton un peu forcé, d'un naturel qui se cherche. *Rigodon* prouve *a contrario* tout le génie de la finition célinienne — cette perfection qui fait défaut ici mais n'empêche nullement de nombreux passages particulièrement inspirés d'accéder à la dimension des meilleures pages de la trilogie finale.

Le titre du livre, *Rigodon*, mérite un instant d'attention. Il est typique de ce génie célinien qui sait, en un seul mot ou une courte expression, résumer une idée fixe, une

couleur, un thème, faire chanter un roman en l'éclairant de sa lumière la plus inévitable et la plus inattendue.

Reportons-nous au dictionnaire. *Rigodon* a deux sens. Le premier : danse très vive et très gaie qui fut en vogue aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Le second : dans un exercice de tir, batterie, sonnerie ou signal fait avec un fanion pour indiquer que la balle a touché le centre de la cible. Par extension, balle mise en pleine cible.

Et voilà, tout est dit, la grâce et la force, la légèreté et la violence, l'élégance et la nécessité. Comme le disait joliment Céline, *Rigodon* est une « divagation dans un paysage ». Il ressemble à tous ses autres livres par ce ton de comédie qui subsiste au cœur des passages les plus noirs. C'est une Apocalypse en dentelles. Quand le chat Bébert déniche dans les ruines de Hambourg les restes d'une épicerie engloutie sous les décombres, quand un peu plus tôt, à Ulm, Le Vigan arrête la voiture de von Rundstedt, nous sommes indiscutablement en pleine comédie. Céline écrit alerte, élégant, il sourit sous les révolutions, c'est un homme du XVIII<sup>e</sup> siècle qui écrit comme on danse, qui a le sens de la mesure, de la grâce, du primesautier... Mais qu'on ne s'y trompe pas! Ce sourire n'est qu'une façade, cette danse très vive et très gaie du rigodon n'est qu'une apparence. Ces personnages qui se déhanchent en mesure sont en vérité secoués par les soubresauts de la mort, ils n'en finissent pas de danser une ronde d'agonie, mais ils ont la suprême politesse de mentir, de sourire. Ces trains qui filent ici dans l'enfer et foncent vers nulle part, les voilà bien ces « rigodons », ces tirs au but céliniens, ce souci de l'urgence, cette prose qui file droit vers l'émotion la plus forcenée, vers les certitudes crépusculaires qui montent de ce paysage ensanglanté.

Et que pourrait-on ajouter qui n'ait déjà été maintes fois souligné à propos des précédents ouvrages de Céline?

« A vous de comprendre! Émouvez-vous! (...)

« Embrassez celle que vous voudrez! S'il est temps encore! A la bonne vôtre! Si vous vivez! Le reste arrivera bien tout seul! Bonheur, santé, grâce et fredaines! Vous occupez pas tant de moi-même! faites-le marcher votre petit cœur!

« Ça sera tout ce que vous y mettrez! l'orage ou la flûte! comme aux Enfers, comme chez les Anges! »

C'étaient les dernières lignes de Céline en préface à *Guignol's band*. Et maintenant les mots s'enfuient.



L'orchestre se tait. La main retombe le long du corps. La mort a gagné comme toujours. Restent des signes sur des pages. Le miracle d'un style. Des émotions fugaces qui gagnent le lecteur. Qui perpétuent — mais pour combien de temps? — les souvenirs d'une vie, les palpitations secrètes d'un délire, les souffrances si peu communicables d'un homme, le bonheur d'une écriture. Ce bonheur si fragile, qui est celui de la littérature, et sans lequel parfois on aurait encore tant de mal à vivre.

*Frédéric Vitoux*